

Pourquoi le « Disque Blanc » des Beatles est-il blanc...

Bernard Gensane

extraits avec l'autorisation
de l'auteur

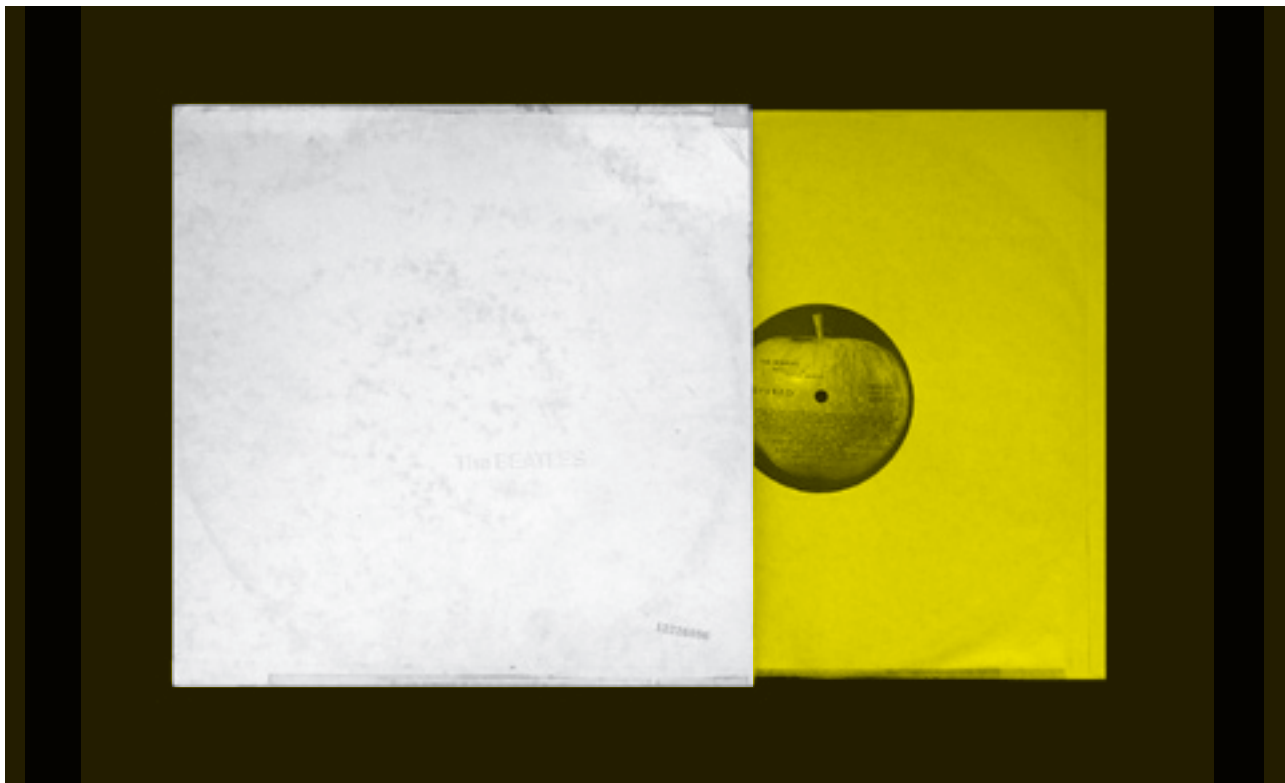
Dans *Strawberry Fields Forever* (février 1967), John Lennon prévient, dans une perspective postmoderne, que la représentation artistique est impossible car « nothing is real ». Au même moment, Paul McCartney propose, avec *Penny Lane* (février 1967), une des plus troublantes définitions de ce qu'est la représentation artistique : « And though she feels as if she's in a play / She is anyway ». Que se passe-t-il, en effet, lorsque l'art est sciemment accepté comme un faux-semblant à la fois par les producteurs, les récepteurs, tandis que les acteurs ont une conscience phénoménologique de leur existence ? Il se passe que, comme le proposait Magritte au bas d'un tableau représentant une pipe, « Ceci n'est pas une pipe ». En d'autres termes, la musique ne représente pas le réel car elle ne dit représenter qu'elle-même, ne renvoyer qu'à elle-même. Quelques mois plus tard, les Beatles allaient remettre en cause l'esthétique conventionnelle de la représentation qu'ils avaient exploitée et poussée jusque dans ses derniers retranchements dans leurs quatre 33 tours précédents : *Rubber Soul*, *Revolver*, *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* et *Magical Mystery Tour*. *Yellow Submarine* (1967), le 33 tours qui suivrait celui qui nous intéresse ici serait d'ailleurs sous-titré *Nothing is real*.

Du brouillage au blanc

À l'époque où il conçoit *The Beatles*, le groupe a décidé de contrecarrer toutes les attentes. Si rien n'est réel, seule une représentation négative de l'art, un brouillage total des codes et des écoutes, un décalage permanent peuvent faire sens. Seul le blanc de la couverture peut signifier le réel

car il donne à voir ce qui est invisible, tout comme la plupart des chansons du disque donnent à entendre ce qui devrait être inaudible, qu'il s'agisse d'œuvres expérimentales, de chansons a priori totalement surannées ou de compositions qui mélangent les genres de manière très inattendue. Cette couverture blanche – que seuls les aveugles peuvent « voir » car le nom du groupe n'apparaît qu'en blanc mais estampé en relief – prend le contre-pied de l'inattendue couverture de *Sgt Pepper* où les Beatles se mettaient doublement en abyme (le groupe de 1967 côtoyant les statues de cire de Madame Tussaud de 1964 dans un disque où ils étaient censés incarner l'Orchestre du Club des Cœurs Solitaires du Sergent Poivre) au bord d'une tombe et devant une improbable galerie d'une bonne cinquantaine de portraits en pied comptant Marilyn Monroe, W. C. Fields, Karl Marx ou Karlheinz Stockhausen. La pochette de *The Beatles* fut réalisée par Richard Hamilton, que la critique considère comme l'inventeur du Pop Art. Hamilton suggéra que la pochette fût blanche et proposa ensuite de réaliser un collage de photos des Beatles, puis d'en faire une affiche à insérer à l'intérieur de l'album, avec en prime les paroles des chansons. La vision éclatée du monde dans *The Beatles*, la fragmentation de nombreuses chansons se retrouvent dans la pochette du double disque. À l'intérieur de la neutralité du blanc uniforme, quatre photos en noir et blanc des Beatles nous sont offertes. En nous regardant fixement, John, Paul, George et Ringo se donnent à nous. Ce don est redoublé par quatre photos en couleur sur papier glacé que l'on peut ranger dans un album personnel.

Mais l'affiche de Hamilton nous présente les membres du groupe de manière totalement anarchique, en compagnie de quelques amis (George Martin, Elizabeth Taylor), sans parler du Premier ministre Harold Wilson. Avec *The Beatles*, plus connu sous le nom de *White Album*, nous sommes, à première vue, en présence d'une table rase où le sens, selon la démarche postmoderne, glisse de l'œuvre aux récepteurs dans la mesure où ce sens est déconstruit par les créateurs avant d'être reconstruit par les consommateurs dès lors que, pour reprendre une formulation de Linda Hutcheon, « le champ d'application du sens [...] se déplace vers l'acte d'énonciation dans son ensemble. » Dans cette perspective, *The Beatles* est un disque à part dans la production du groupe, leurs trois derniers 33 tours ayant été conçus dans une optique très claire d'affirmation d'un sens. Une fois ouvert, l'objet « double album blanc » continue de résister à toute interprétation évidente. L'œuvre offre une succession de styles totalement différents, sa structure est fragmentée, quand ce ne sont pas les chansons elles-mêmes qui présentent ces caractéristiques. La multiplicité des sens et des interprétations engendrée par ce recours à la fragmentation, au brouillage, aux miroirs externes et internes (l'œuvre reflète la musique populaire des cinquante années précédentes et se reflète elle-même) procède effectivement du postmodernisme : au lieu de signifier le monde, le disque ne renvoie qu'à l'essence et à l'existence de la pop music, et interroge sa place et son rôle dans la société.



Une œuvre kitsch ?

Survenant après Sgt. Pepper et son prodigieux foisonnement inventif, l'album blanc, avec son refus (à une ou deux exceptions près) de recherches et d'innovations, a été taxé par certains contemporains de kitsch. Même si John Lennon a pu, après coup, qualifier telle ou telle chanson de «rebut», le terme «kitsch» ne convenait pas. La création kitsch copie avec application des styles convenus, pour ne pas dire usés jusqu'à la corde. Les Beatles parodiaient, mais avec le «distancement» (Barthes) d'une ironie démystificatrice. En feuilletant l'encyclopédie de la musique populaire de manière synchronique et diachronique, le groupe montrait que la pop music ne constitue pas un tout homogène né spontanément. L'univers pop apparaît dans ces plages comme constitué de galaxies fort éloignées les unes des autres, d'ensembles disparates. Lorsque les Beatles, Paul McCartney en particulier, exhument du passé, à la surprise générale, des styles, des musiques, des manières de chanter inconnus ou oubliés de la jeunesse de l'époque et qu'ils les «reformatent» pour une lecture pop, ils exposent

les recettes de leur art. Le groupe prévient les auditeurs qu'ils sont bel et bien en train d'écouter des chansons, et que, comme pour toute création artistique, la *mimesis* est une illusion. En outre, en se replongeant dans le passé, mais sans jamais lui rendre un hommage aveugle, les Beatles questionnent la portée de leur art et de la pop music en général, au risque de sous-évaluer leur propre importance historique. S'il est possible de se moquer des chansons du passé, ils s'interrogent avec modestie sur le caractère audible de la pop music des années soixante quand une ou deux générations auront passé.

L'album des tensions

The Beatles fut l'album des tensions personnelles, au moment où les quatre membres se posaient sérieusement la question de la survie de leur groupe. Les chansons furent pourtant, pour la plupart, écrites en Inde, à l'occasion d'une retraite spirituelle auprès du gourou Maharashi Mahesh Yogi. Ce séjour, commencé sous les meilleurs auspices, mais qui allait se terminer dans la confusion et de sérieuses prises de bec avec le gourou, se situait, dans la vie du groupe, à un moment privilégié :

sorti en 1967, le disque *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band* avait fort justement conféré aux Beatles une reconnaissance universelle en matière de création, et les quatre jeunes gens avaient fondé, avec Apple, une compagnie dont ils attendaient qu'elle leur donne une autonomie totale en matière de création musicale, picturale et cinématographique. Malheureusement, l'expédition indienne aviva des conflits latents humains et artistiques. Les Beatles n'en revinrent pas moins d'Orient avec une masse impressionnante de chansons originales.

Le disque sortit en novembre 1968, à un moment où l'influence du groupe était telle que ses membres (Lennon et McCartney en particulier) étaient très souvent sollicités pour donner leur avis sur la marche du monde : mouvement de jeunes, guerre du Vietnam, guerre civile irlandaise, mouvement des Noirs américains. À sa manière, le double album allait donner une réponse apolitique, en marge d'un bouillonnement comme le monde occidental n'en avait pas connu au cours du siècle.

→

Référence à la manifestation n°43